

Les olives noires ou la lente prise de conscience d'une femme

Aurélien Boivin

Number 137, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55499ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, A. (2005). Review of [*Les olives noires* ou la lente prise de conscience d'une femme]. *Québec français*, (137), 90–93.

Les olives noires

ou la lente prise de conscience d'une femme

>>> AURÉLIEN BOIVIN

Paru en 1984 et réédité en 2004, *Les olives noires* a valu à Danielle Dubé, alors professeure de journalisme dans le programme Arts et technologies des médias du Cégep de Jonquière, le prix Robert-Cliche, décerné à l'époque à une première œuvre dans le cadre du Salon international du livre de Québec, et le prix littéraire de la Bibliothèque centrale de prêt du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Cette année-là, avec la défection des éditions Julliard, le roman primé est coédité en France par les éditions Du Rocher. Œuvre à caractère social, politique et féministe, *Les olives noires* n'a pas fait l'unanimité de la critique – c'est un euphémisme –, certains commentateurs, déçus, réclamaient même rien de moins que la suppression du prix, convaincus qu'une première œuvre ne méritait ni une telle publicité ni une pareille visibilité. Vingt ans plus tard, à l'occasion de sa réédition dans la collection « Typo », une relecture permet de rattacher ce roman de prise de conscience au mouvement féministe et à la lutte des femmes pour leur émancipation et leur refus de soumission aux mâles, que d'autres auteures des années 1970 par la suite défendront. C'est ainsi qu'il faut comprendre la quête de Christiane Leclair, double du narrateur et, sans doute aussi de l'auteure, qui semble s'inspirer d'événements précis, sinon autobiographiques, du moins réalistes.



De quoi s'agit-il ?

Accompagnés de leur fillette Nadia et de François, un ami commun, Christiane Leclair et son mari Pierre Lavoie s'installent dans une petite villa sur la Costa del Sol, en Espagne, après avoir visité la France, surtout Paris et Marseille, Casablanca, Barcelone, Séville, « [p]our se reposer d'un voyage commencé il y a plus de six mois » (p. 11). Les rapports entre le mari et la femme se détériorent, comme ceux entre Pierre et François, pourtant deux amis de longue date, au point que François choisit de monter sa tente sur la plage et que Christiane, après une dizaine de jours, décide de rentrer à Montréal avant la date de retour prévue, alors que Pierre, jaloux, quitte l'Espagne pour le Maroc, d'où il envoie une lettre d'excuse à son épouse, la suppliant de revenir sur sa décision. Mais Christiane reste inflexible, heureuse enfin

d'avoir retrouvé paix et liberté après quelques années d'enfer. Elle semble prête, au terme d'une lente prise de conscience et d'une réelle résurrection, à entreprendre une nouvelle vie où les hommes, du moins pour le moment présent, n'ont aucune place. Cet éclatement, cette crise du couple se produit de façon linéaire avec, en toile de fond, deux autres crises, politiques celles-là : la fin de la dictature en Espagne et la Crise d'octobre au Québec, avec les enlèvements de l'attaché commercial britannique James Richard Cross et de Pierre Laporte, ministre de l'Immigration et du Travail dans le gouvernement de Robert Bourassa, trouvé assassiné une semaine après son enlèvement, meurtre qui pousse les autorités fédérales, le premier ministre du Canada en tête, Pierre Elliott Trudeau, à adopter la ligne dure à l'égard des ravisseurs, des membres du Front de libéra-

tion du Québec (FLQ), en proclamant, entre autres actions, la Loi des mesures de guerre et l'arrestation et l'emprisonnement de quelque quatre cents personnalités québécoises innocentes, sans autre forme de procès.

Le titre

En Espagne, on récolte normalement les olives vertes en octobre et les olives noires en décembre (p. 28). Or en octobre 1970, les olives noires sont déjà prêtes. Ce phénomène est à mettre en parallèle avec la crise politique qui sévit tant en Espagne, avec la fin annoncée de la dictature de Franco, qu'au Québec avec les événements d'Octobre et avec la transformation presque inexplicable, du moins surprenante, de Christiane qui, après quelques années de mariage de soumission et de silence, décide de prendre la parole et d'entreprendre sa longue marche vers

l'autonomie et la liberté. Au terme de sa longue démarche, désormais, « [l]es jeux sont déjà faits. Ils [Pierre et Christiane] ne seront plus les mêmes, déjà ailleurs. Les olives sont mûres. Noires² », ainsi que l'affirme avec justesse Jacques Thériault. Le voyage, pourtant écourté, a modifié les rapports entre les personnages, détruisant le couple et l'amitié avec François. Si, pour Christiane, cette transformation semble réussie, si le peuple espagnol peut espérer la fin de la dictature, qui a commencé par une tragique guerre civile, avec la mort annoncée du Caudillo, il n'en est pas ainsi de la libération souhaitée au Québec avec l'évocation du cadavre de Pierre Laporte dans le coffre d'une voiture abandonnée et celle du viol d'une jeune fille, qui montre que la lutte des femmes pour la liberté et l'émancipation est loin d'être terminée : « Christiane feuillet le journal *El Pueblo*. Le Caudillo serait entre la vie et la mort. La photo de la dépouille de Pierre Laporte dans le coffre d'une voiture. Le président de l'Association des producteurs andalous annonce que la cueillette des olives noires a été exceptionnelle. Du côté des faits divers, un texte à sensation sur le viol d'une jeune fille douce dans les rues de Madrid » (p. 256). Non, assurément, tout n'est pas réglé. D'autres phénomènes, comme celui des olives noires en octobre, sont encore à prévoir.

L'espace et le temps

L'intrigue des *Olives noires*, qui se déroule entièrement en Espagne avec des évocations de la Crise qui sévit au Québec, dure tout au plus une dizaine de jours, en octobre 1970, correspondant au séjour des quatre Québécois sur la côte espagnole. La chronologie est facile à établir grâce aux chronotopes qui sillonnent le récit et aux événements politiques qui se déroulent en même temps en Espagne, avec l'éclatement d'une bombe à Madrid, œuvre de l'É.T.A. (p. 12 et 238), et au Québec. Au moment où les voyageurs apprennent l'enlèvement de Cross, « [ç]a fait déjà cinq jours que c'est arrivé » (p. 43), ce qui nous reporte au 5 octobre, un lundi. Comme cette annonce correspond au jour même de l'arrivée des voyageurs sur la côte, soit exactement le 9 ou le 10 octobre, ils se sont séparés dix jours plus tard, soit le 20 du même mois. En rapport avec les événements d'Octobre au Québec, le narrateur reproduit un extrait du manifeste du FLQ que Gaétan

Montreuil, « le plus empesé des annonceurs de Radio-Canada » (p. 42), est contraint de lire selon les exigences des membres de la cellule Chénier, responsable de l'enlèvement du diplomate britannique. Sont également évoqués, par analepses, le « Vive le Québec libre ! » lancé du haut du balcon de l'hôtel de ville de Montréal par le général de Gaulle, à l'été 1967, lors de l'Exposition universelle de Montréal, et non en 1968, comme l'écrit la romancière (p. 68) ; l'émeute de la Fête de la Saint-Jean-Baptiste à Montréal en 1968 ; la création du Parti québécois et la montée des mouvements nationalistes ; la crise linguistique (les manifestations en faveur de McGill français et contre le Bill 63) ; les séquestrations de Cross et Laporte ; la mort du ministre québécois, enlevé le 9 octobre et trouvé assassiné le 17 ; la proclamation de la Loi des mesures de guerre par le gouvernement Trudeau et l'envahissement du territoire québécois par l'armée canadienne ; la déclaration collective d'une quinzaine de personnalités québécoises, dont René Lévesque, le chef du Parti québécois, récemment fondé, et Claude Ryan, alors éditorialiste au journal *Le Devoir*, enjoignant le gouvernement fédéral à négocier avec les ravisseurs, geste perçu par les autorités fédérales de « conspiration visant la formation d'un gouvernement parallèle ou provisoire pouvant menacer le gouvernement en place » (p. 198). On trouve encore une allusion à la déclaration du ministre Laporte qui, avant son enlèvement, avait accusé le général de Gaulle et son « Vive le Québec libre ! » d'être responsables de la crise que vivait le Québec (p. 68), alors que le chef du Parti québécois « attribue le terrorisme au Québec à l'inertie des dirigeants devant trop d'injustices sociales et économiques » (p. 69). Il y a encore des allusions aux manifestations sans précédent de milliers de Québécoises et de Québécois qui se sont mobilisés contre l'adoption, par le gouvernement de l'Union nationale de Jean-Jacques Bertrand, du Bill 63, qui consacrait le français et l'anglais comme langues officielles du Québec. Il est encore question du congédiement des gars de Lapalme, de la naissance de l'amitié entre Pierre et François, de la relation de Pierre et de Christiane, de la maladie industrielle du père de la jeune femme, qui, comme d'autres collègues victimes des mauvaises conditions de travail dans les usines de l'Alcan à Arvida, « est décédé prématurément, tué à petit feu au milieu de sa

fourmière d'acier [...] mort sans comprendre que certains exploitent la sueur des autres » (p. 127).

La structure

Le roman est constitué de onze chapitres, titrés mais non numérotés, qui correspondent à la fois à la lente prise de conscience de l'héroïne, rêvant de liberté, et à celle du Québec, qui espère se libérer de l'emprise dont il est victime et qu'incarne le pouvoir fédéral. C'est à son arrivée sur la côte espagnole, arrivée pour le moins difficile, labyrinthique (le premier chapitre est intitulé « Le labyrinthe »), que Christiane refuse d'être la servante de son mari déplaisant et macho, en distribuant les rôles de chacun et en réclamant un partage équitable des tâches (p. 19). C'est l'introduction. Suit le développement, les huit chapitres suivants, où Christiane impose petit à petit sa vision du monde et pose ses exigences pour sortir de la cuisine, atteindre à la liberté en s'opposant à l'exploitation dont elle est victime. La conclusion, l'avant-dernier chapitre, justement intitulé « La sortie du labyrinthe », où la jeune mère et épouse décide finalement de quitter son mari et de s'éloigner de François qu'elle aimerait mais dont elle refuse l'amour de peur de retomber dans le même piège. Le dernier chapitre, « Le télégramme », est en quelque sorte l'épilogue : l'héroïne rentre à Montréal avec sa fillette pour renaitre en entreprenant une nouvelle vie.

Les personnages

Christiane Leclair. Épouse malheureuse mais lucide (elle voit finalement clair, d'où son nom) de Pierre Lavoie qu'elle a rencontré cinq ans plus tôt sur une plage des Îles de la Madeleine, donc à l'été 1965, et qu'elle a épousé, enceinte, il y a un peu plus de quatre ans, après avoir partagé avec lui son appartement, rue Prince-Arthur, à Montréal (p. 37). Parce qu'elle l'aime et qu'elle est une femme soumise dans une société patriarcale, elle interrompt ses études en psychologie pour lui permettre de compléter les siennes en sociologie. Elle se sacrifie en travaillant comme secrétaire dans une usine de textile (p. 37). Le mariage et son rôle de mère la désenchantent toutefois, surtout qu'elle avoue n'avoir « jamais cru à l'instinct maternel » (p. 53). Elle est en faveur de l'établissement de la justice sociale et de l'égalité entre les sexes, d'où son refus d'être l'esclave (p. 57),

la domestique (p. 76) ou la servante (p. 123) de son mari. Politisée, elle « a participé à la grande marche sur le parlement de Québec qui avait mobilisé quarante mille personnes et mille policiers » (p. 35-36) pour protester contre le Bill 63 et appuyer la lutte en faveur de la reconnaissance de la langue française menacée, de même qu'à la manifestation en faveur de McGill français. Ce sens politique est encore évident quand elle rencontre sur la plage de la côte un jeune Espagnol et se surprend à parler comme Pierre : « Les manifestations de violences ne sont pas surprenantes quand on a peur de la mort collective, quand on sait que toute négociation d'égal à égal est impossible, lorsqu'il y a dix gouvernements majoritairement anglophones contre un seul francophone. S'il y a des gens qui veulent prendre les armes au Québec, affirme-t-elle, c'est parce qu'il y a au Canada un pouvoir de plus en plus centralisateur qui empêche le Québec d'agir. Une sorte de vengeance après trois siècles de domination. Une politique d'immigration qui a un objectif : l'assimilation » (p. 109). Elle n'hésite pas à associer la lutte du Québec pour sa survie à la lutte des femmes pour leur émancipation et leur autonomie. Comme les felquistes, elle pose ses conditions pour poursuivre sa relation avec Pierre et en appelle à sa lucidité de même qu'à la solidarité féminine (p. 186) : « *Primo la liberté. Comme Vallières. // Deuzio : l'égalité. Comme Beauvoir, Proudhon et Gagnon. // Troisièmement : la paix. La sainte coquerelle de paix* » (p. 96). Tel est l'ultimatum qu'elle lance à son mari, qui ne se présente pas au rendez-vous qu'elle lui a fixé, ce qui provoque l'effritement du couple, car Christiane n'est plus capable de respirer auprès de cet homme, puisque l'air est désormais vicié. Elle décide donc de sortir de l'exil, son exil de femme (p. 102), elle qui, depuis le début du voyage qu'elle qualifie de véritable enfer (p. 102), se sent humiliée, blessée (p. 165), « tannée de vivre dans l'angoisse, l'attente et les mirages » (p. 171) et pour qui tout « espoir est mort » (*ibid.*). « La fiancée est morte. S'est envolée avec son voile de mariée » (p. 178). Elle en a marre « de toutes ces maisons-tombeaux » (p. 228) et aspire à la liberté (p. 231), résumant ainsi sa vie de couple et la fin du rêve : « D'abord, on s'aime, on se désire. Regards éblouis. Bouches roses. Herbes tendres et îles de sable. Mouvement des corps alanguis au milieu des algues. Ensuite, on vit ensemble. Saison

noire. On se heurte. Coques disloquées, bouches amères, regards mornes. On s'aime, on vit ensemble, puis on se sépare. Comme dans les grandes tragédies » (p. 230).

Pierre Lavoie. Mari de Christiane depuis un peu plus de quatre ans et ami de François, depuis ses années d'études, il est issu d'une famille bourgeoise. Christiane le considère comme « le p'tit gars de sa maman du West Island » (p. 95), lui qui a été « élevé dans les beaux salons d'Outremont ou de Westmount » (p. 47), comme le lui reproche son ami François. « Il a été chef de bande, a fait partie des durs aux habits de cuir cloutés qui sèment la terreur sur leur moto et font le désespoir de leurs parents. Puis il s'est réformé, est devenu tour à tour président de son association étudiante, président de son association syndicale, celle des chargés de cours de l'Université du Québec à Montréal » (p. 20-21). Désireux d'abolir la lutte des classes (p. 227), « féru de justice sociale et d'égalité des sexes, avec une formation en sociologie » (p. 20), alors que son père souhaitait en faire un administrateur de son centre commercial (p. 37), il est incapable, selon Christiane, de « passer à la pratique dans la vie privée » (p. 20). Toujours de mauvaise humeur (p. 13) et difficile à vivre, il empêche son entourage de respirer (p. 14) en raison de son mauvais caractère (p. 170) et de sa manie de vouloir tout mener et de vouloir toujours avoir raison. Il a tous les défauts : « Capricieux. Intransigent. Arrogant. Méprisant, lâche » (p. 227), de l'accuser Christiane, qui fait son procès : « Tu demeures profondément convaincu que tu m'aides quand tu daignes faire un peu de ménage. Convaincu que je suis faite pour ça... te servir, te soigner. Tu es lâche même si tu te dis progressiste. Tu sais faire que ça : de beaux discours ! Tu manques de courage » (*ibid.*). Point étonnant qu'il se retrouve seul, avant la fin du voyage, renonçant, par jalousie, à son amitié avec François et interrompant par son mauvais caractère sa relation avec Christiane, « une erreur de parcours » (p. 227), selon lui.

François. Sans nom de famille, François est l'ami du couple Pierre-Christiane, qu'il accompagne pendant toute la durée du voyage en Europe et au cours duquel, comme Christiane, qu'il aime bien, il apprend à mieux connaître Pierre qu'il considérait, depuis plusieurs années, comme un véritable ami. D'origine prolétarienne, il est issu « d'un quartier

ouvrier de l'est de Montréal » et a « dû abandonner ses études pour travailler comme vendeur dans un magasin de chaussures, puis [comme] technicien dans un atelier de réparation d'instruments de musique » (p. 37). Musicien, il joue « de la guitare et de la clarinette, parfois dans des bars, parfois avec un groupe de musiciens de jazz et de blues » (*ibid.*). Plus réservé et plus lucide aussi que Pierre, il est convaincu qu'un petit groupe ne peut faire la révolution et craint que des actions d'éclat comme celles du FLQ nuisent à la lutte en faveur de l'indépendance, qu'il appuie sans réserve. « Ce n'est pas en montrant les poings puis en faisant sauter de la dynamite qu'on va transformer le Québec » (p. 47). Il craint encore que le pouvoir en place, aidé de l'armée, instaure au nom du peuple, comme à Cuba, au Vietnam, en Chine « un autre système de répression » (*ibid.*), car il se méfie « de tout ce qui est chef ou système » convaincu que, « [d]ans chaque pouvoir, de gauche ou de droite, il y a un germe de totalitarisme » (*ibid.*). C'est justement l'action d'éclat des membres du FLQ qui envenime ses rapports avec Pierre jusqu'à provoquer la scission définitive. Aux yeux de Christiane, il est tout le contraire de Pierre, « un ami superbe. Beau, fin, adorable » (p. 217), qu'elle refuse toutefois de suivre, même jusqu'au bout du monde, à son invitation (p. 183), parce qu'il lui ressemble trop et parce qu'elle se méfie désormais des hommes qui l'ont blessée, humiliée, trompée. Il n'est donc pas étonnant qu'elle décide finalement de rentrer seule à Montréal en compagnie de sa fille.

Nadia. C'est la fillette du couple Pierre-Christiane, née trois mois après leur mariage, décidé pour renouer avec les parents de Pierre, qui acceptaient mal cette union. Âgée d'environ quatre ans, elle souffre des disputes et engueulades constantes de ses parents, des agissements de son père surtout, qui ne se montre guère responsable car trop égoïste, aux yeux de sa mère. Elle s'entend à merveille avec François, qui lui apprend les rudiments de la langue espagnole. Même si elle l'aime bien, elle prend parti pour son père quand les deux hommes se querellent.

La señora María García Márquez. Propriétaire de la Casa blanca, située au 200, Calle del Mar, Castel del Caudillo, la villa que les Québécois louent pour un mois, mais qu'ils désertent une dizaine de jours plus tard, se révèle une femme sereine, qui tient

tête à des promoteurs immobiliers en refusant de se départir de sa maison pour faire place à un immense complexe d'habitations. Elle doit toutefois capituler, au grand désappointement de Christiane, quand son fils, à la fin, la conduit à l'hospice.

Les thèmes

Ils sont nombreux. Retenons les principaux :

La prise de conscience de Christiane, qui sort finalement de sa torpeur et qui décide, avant la fin du voyage, de se prendre en main et de lutter pour atteindre la liberté et l'autonomie, qu'elle ne manque pas d'associer à la longue et patiente lutte du peuple québécois, soumis et colonisé. Elle prend enfin conscience que « [l]es femmes ont la science contre elles, la science des hommes », et se dit convaincue qu'il « faudrait réécrire l'histoire et la psychologie. Dans l'autre versant des choses » (p. 54). Elle en a contre la domination des mâles : « Le viol, la clitoridectomie, c'est aussi la culture. La culture du besoin qu'à l'homme de toujours prouver qu'il est le plus fort, dans une arène, dans la rue, dans un lit ou sur la scène politique » (p. 124), ce qu'elle associe à « la logique du colonisateur » (*ibid.*). Malgré elle, elle souffre « du complexe de la virilité. Du sentiment de castration. De l'envie du pénis et de puissance. Cette ridicule obsession freudienne et nietzschéenne qui mène à la barbarie. Au mythe du Surhomme même » (p. 164). Rémi Tourangeau a eu raison d'écrire : « En fait, ce roman vigoureux, à plusieurs facettes et à plusieurs dimensions, est un long cri de libération intérieure et une longue marche vers l'autonomie, à la fin d'un régime de dictature³, celui de l'Espagne mais aussi de la société patriarcale.

La révolte. Celle de Pierre et François, certes, qui sont tous deux prêts à tout pour défendre la cause du Québec et celle des dominés et des démunis, mais celle aussi de Christiane, qui a longtemps enduré les sarcasmes et les insultes de Pierre mais qui finit par lui dire non et par lui donner la réplique. Elle se garde toutefois de sombrer, comme lui, dans la vulgarité : « Elle se lève la rage au cœur. Elle voudrait retrouver ses Va te faire foutre ! les Va chier ! mais son esprit s'y refuse » (p. 45). Il n'est plus son Vendredi, elle n'est plus « sa sirène des îles » (p. 62).

La liberté. Ce thème est la conséquence de la prise de conscience et répond, en fait, à la révolte de Christiane, qui souhaite cette liberté, la rêvant même pour le peuple québécois, dominé depuis la Conquête, et pour le peuple espagnol, qui, lueur d'espoir, semble vouloir sortir d'une longue dictature. Car c'est ainsi qu'il faut comprendre l'échec du Caudillo, lors de son ultime combat dans l'arène, lui qui, comme les années précédentes, croyait épater son peuple.

Il faudrait encore évoquer le thème de l'injustice sociale, celle que le père de Christiane a payé de sa vie, après avoir servi comme esclave dans une usine de l'Alcan au Saguenay (p. 127), celle dont Christiane est elle-même victime, en tant que mère et épouse exploitée d'un homme qui ne semble pas avoir de considération pour les femmes, qu'il considère comme des servantes, des esclaves, comme des êtres inférieurs. D'où son désir de travailler à établir l'égalité des sexes. Christiane en a encore contre la domination, l'oppression, les dictatures, quelles qu'elles soient, le pouvoir établi qui exploite le peuple, contre les guerres, celle

« en Israël et en Palestine, qui ne finit jamais. La guerre des six jours, la guerre des mille et un jours. Stupide humanité » (p. 104).

La portée (le sens) de l'œuvre

Avec *Les olives noires*, Danielle Dubé a voulu participer à sa façon à la lutte des femmes pour assurer leur liberté et leur autonomie. Avec quelques autres auteures, elle fait figure de pionnière de ce long combat amorcé au début des années 1970, qui a incité les femmes à prendre la parole, à se dire par la plume, à dire leur féminité, comme d'autres, dans d'autres littératures francophones, ont dit leur négritude. Christiane fait partie de cette liste d'héroïnes qui ont décidé, une fois pour toute, de dire non à l'esclavage dont elles étaient victimes et de conquérir leur place dans la société moderne. Voilà le sens de cette œuvre que commentateurs et critiques, lors de la parution du roman en 1984, n'ont pas vu. Sans être un chef-d'œuvre, *Les olives noires* participe à cette lutte. Les professeurs d'histoire auraient intérêt à parcourir ce roman pour mieux faire comprendre à leurs étudiants la Crise d'octobre et la montée du nationalisme au Québec, dans les années 1960-1970, en même temps que la montée du féminisme et la prise de parole des femmes.

Notes

- 1 *Les olives noires*, (Montréal), Typo, 2004, 263[2] p. [1^{re} édition, Quinze, 1984].
- 2 Jacques Thériault, *Le Livre d'ici*, mai 1984, p. 23.
- 3 Rémi Tourangeau, *Nos livres*, août-septembre 1985, p. 26-27.

DES VOYAGES FANTASTIQUES ET PÉRILLEUX !

Diane Bergeron

L'atlas
mystérieux



Diane Bergeron

L'atlas
perdu



Diane Bergeron

L'atlas
détriqué



Une trilogie
de Diane Bergeron
illustrée
par Sampar

POUR LES 9 ANS ET PLUS
8,95 \$ CH.



S

SOULIÈRES
éditeur